

DES MÉGAPROJETS AUX MÉGA-ÉVÉNEMENTS: LE DROIT À LA VILLE POUR LES CITADINS DE DEUX QUARTIERS MONTRÉLAIS ET LA QUESTION DE LA THÉMATISATION DE L'ESPACE

Pierre-Mathieu Le Bel
Département de géographie
Université du Québec à Montréal

1. Introduction - Des mégaprojets pour quartiers...

Les décennies 1960 et 1970 ont été particulièrement riches en mégaprojets urbains de facture fonctionnaliste, particulièrement en Amérique du Nord. La ville de Montréal ne fait pas exception. Elle a su surfer sur la vague tirant sa source de la charte d'Athènes et de la vision de Le Corbusier et consorts.

C'est dans cet esprit tout à fait fonctionnaliste et « hygiéniste » pour reprendre un terme qui rappelle davantage Hausmann, que l'administration Drapeau (1954-1957 et 1960-1986) de la métropole québécoise – alors métropole du Canada – a mené à terme de nombreux mégaprojets qui ont modifié durablement le paysage de la ville.

Le discours des élites décrivait le projet comme une entreprise d'éradication des « taudis ». D'importants quartiers populaires se sont vus rasés en tout (Goose Village, à l'ouest du centre-ville), presque entièrement (le Redlight, plus central) ou en partie (le Faubourg à M'lasse, à l'est) dans une logique que Henri Lefebvre relèverait sans doute volontiers comme s'appuyant sur un espace abstrait (Lefebvre, 2000).

La planification de la ville reposait alors non seulement sur une division fonctionnelle claire entre espaces de travail, de loisir et de résidence, mais également sur un rôle de premier plan accordé à la circulation, surtout automobile.

Dans cette optique, les mégaprojets mentionnés se sont déployés de telle sorte que la mixité des fonctions était impossible ou fortement découragée. Goose Village a complètement disparu pour « améliorer » l'accès au pont Victoria (Montréal étant sur une île, les ponts jouent un rôle particulièrement important dans la dynamique métropolitaine), on a construit deux très grandes institutions d'enseignement au Redlight de même que des logements sociaux sous la forme d'un méga ensemble fidèle aux cités lecorbusiennes, plus de 600 logements du Faubourg à M'lasse ont été démolis pour construire la tour de la télévision d'État et ses immenses stationnements.

En 1976, Montréal a été la ville-hôte des Jeux olympiques d'été. La construction des installations olympiques, plus à l'est encore, constitue un autre des grands projets urbains de l'époque. Cela marque également le dernier, et pour une longue période. La tenue des jeux et, particulièrement, la construction et l'entretien du stade, se sont avérés des gouffres financiers presque sans fond. Le traumatisme de l'opinion publique est certain. Ce que la littérature reconnaît comme étant l'exemple type de l'échec olympique (Le Bel, 2011a) a considérablement augmenté le cynisme avec lequel les citoyens réagissent aux annonces de projets d'infrastructures. La vigilance, tant des partis municipaux d'opposition que des journalistes, a aussi considérablement augmenté depuis lors.

À l'échelle globale, la stratégie de construire la ville par l'entremise des mégaprojets n'a pas disparu. Bien au contraire, certains diront qu'elle est de plus en plus adoptée (Vainer, 2000). Cependant, les modalités de son déploiement ont évolué. À Montréal, après une pause d'environ 25 ans, on a recommencé à miser sur les grands projets urbains. Je propose d'observer l'évolution de ces modalités à travers deux quartiers qui, aujourd'hui, sont à nouveau le cadre de mégaprojets chers à l'administration municipale.

2. ... aux quartiers événementiels pour une « métropole culturelle »

Durant les années 1990, Montréal a connu des années extrêmement sombres du point de vue économique. S'il était clair qu'elle avait perdu le titre de métropole économique du Canada, le titre de métropole culturelle lui revenait toujours. En effet, autant sa réputation dans l'imagerie populaire canadienne que les faits (notamment par la tenue de son festival international de Jazz, son festival de l'humour, ses festivals de cinéma, la rigueur de l'industrie de la danse en son sein et ses nombreuses universités, tout comme son caractère vaguement latin) en faisaient une ville qui se voulait plus décontractée et créative que sa consœur torontoise.

Afin de sortir la ville du marasme économique qu'elle connaissait et de l'asseoir davantage dans le cortège des villes dites « mondiales », on a choisi de miser sur cette expertise culturelle. Cette stratégie est mise de l'avant dans le document *Montréal, Métropole culturelle* (Ville de Montréal, 2005). Au cœur de cet objectif se trouvait la création d'un Quartier des spectacles (QDS). Plus récemment, on a également développé l'idée d'un pôle événementiel sur le site olympique de Montréal.

J'aborderai successivement ces deux secteurs, mais il importe d'abord d'explicitier l'idée de thématisation de l'espace, puisque je prétends que cela constitue la nouvelle modalité par laquelle se déploient les mégaprojets urbains montréalais.

L'espace thématique est essentiellement l'application d'une trame narrative à une institution ou un lieu (Brymann, 2004). Entre autres, il peut s'agir d'en uniformiser l'esthétique (les meilleurs exemples sont ceux des parcs thématiques de Disney, d'Asterix ou encore les casinos thématiques de Las Vegas), mais la thématisation touche également les comportements. L'objectif de la thématisation est de créer une expérience totale de consommation ainsi que de définir de façon implicite les comportements jugés « authentiques » et acceptables ou non dans la mesure où ils s'accordent au thème d'un espace donné.

La thématisation est exogène, temporellement, spatialement, ou les deux (Brymann) comme dans le cas de la reproduction d'un espace « égyptien d'avant Jésus Christ » au cœur du Nevada. Dans tous les cas, la thématisation est le résultat d'un choix parmi toutes les trames narratives, les couches temporelles, géographiques et sociales disponibles et cela résulte en une dynamique d'inclusion / exclusion (Gottdeiner). L'espace thématique n'est donc pas limité à l'esthétique et au divertissement. « Theming, as much as it is an entertainment practice, is an ideological undertaking that highlights certain values and underplays others » (Lukas, 2007: 198). Lukas ajoute :

By their nature, themed spaces are places that play through the dichotomy of exclusion/inclusion. Since theming is a stereotype – an approximation of place, time, event, culture, or person – there are limitations as to what can be included in a space to constitute a particular theme. Theming is always a limited inclusion. Similarly, because theming cannot cover all aspects of the original nor cannot give complete nuance in its represented form, some elements have to be excluded from the thematic space. Theming is always a pronounced exclusion. Theming, as an ideological construction of space, is best understood at the intersection of the representational dichotomy of inclusion/exclusion and public notions of reverence and irreverence (Lukas, op. cit., p. 272).

Voyons maintenant comment cela s'illustre dans la logique des mégaprojets urbains montréalais, d'abord avec l'exemple du Redlight puis avec celui du site olympique.

3. Le Quartier des spectacles de Montréal

L'espace auquel je me réfère lorsque j'utilise le terme Redlight n'a pas toujours été le même. Du début du XXe siècle jusqu'aux années 1960, il s'agissait d'un quartier entier. Il fut baptisé de cette façon en raison des lanternes rouges signalant la présence des

nombreuses maisons closes qu'on y trouvait. Après que l'on ait rasé la plupart de ses logements, l'appellation Redlight a défini une portion du boulevard St-Laurent, aussi appelé *La Main*, une artère particulièrement importante de Montréal et, au fil des ans, l'atmosphère interlope qu'on y associe s'est graduellement limitée à une seule intersection, celle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Ste-Catherine. Il ne s'agit pas ici de faire un portrait historique du secteur (on peut se référer parmi plusieurs autres à Anctil, 2002; Bourassa et Larue, 1992), mais simplement d'établir que c'était là un espace associé non seulement à la pègre, mais surtout au divertissement populaire et de masse. C'était le quartier où on trouvait le plus de salles de spectacles, lieux où, entre autres, on donnait des présentations de vaudevilles et de burlesques. C'était le lieu des boîtes de nuit et l'espace où se rencontraient francophones et anglophones, juifs et chrétiens, riches et pauvres de telle sorte que, si *La Main* constituait une frontière entre l'espace francophone et anglophone de la ville, c'était une frontière qui avait pour fonction autant de séparer que de rassembler des groupes sociaux, de les rendre présents l'un à l'autre par le partage d'un espace dans le contexte du divertissement.

Or, avec la mise en place du QDS, Montréal saisit l'opportunité de transformer un espace que les acteurs dominants (promoteurs et politiques) qualifient d'espace « en friche » de la même façon que l'on qualifiait le Redlight des années 1960 de « taudis ». On espère l'évacuation de la foule la moins « noble » du quartier. Cela signifie que les bars de danseuses nues et les boîtes de nuit qui sont ouvertes après 3 heures du matin doivent partir. Je prétends que ceci répond à une logique de thématization de l'espace (Le Bel, 2011b).

La thématization de l'espace de la portion du QDS qui fait partie du secteur Redlight tourne autour de deux thèmes. D'abord la « Culture ». Pas celle de la population interlope et des lieux représentant les interstices urbains, celle où pourtant sont nés à la fois le jazz et l'ouverture culturelle qui font la réputation de Montréal, mais strictement celle de la musique et du théâtre, essentiellement sous forme de salles de spectacles et de festivals extérieurs et intérieurs. Un thème lumineux rassemble les différents sites. Les trottoirs vis-à-vis chacune des institutions culturelles du quartier sont illuminés de cercles rouges, référence assez explicite, pourtant, au passé sulfureux du quartier.

Je catégoriserais le second thème d'éco-équitable. Le promoteur qui construit les édifices sur l'intersection emblématique de Sainte-Catherine et Saint-Laurent met de l'avant des édifices certifiés LEED, où seraient situés uniquement des commerces « responsables ». Juste à côté, on vient d'ouvrir la maison du développement durable. Sur

la place des Festivals, se tiendront dorénavant des festivals qui seraient « carboneutres ». Le quartier prend le label de Quartier 21 (en référence à l'agenda 21 du sommet de Rio) et on souhaite encore y ajouter un parc et une patinoire. De plus, on y a établi le festival Présence autochtone (une manifestation culturelle tournée vers la contribution des Premières Nations canadiennes tant en matière de danse que de création en cinéma, musique, sculpture, etc.) qui mise sur une symbolique soulignant le rapprochement des premières nations avec la nature.

Dans ce contexte, il est évident que tous les groupes sociaux n'ont pas leur place. Pourtant, parce que le discours des planificateurs s'appuie sur l'héritage culturel du site, les groupes normalement à la marge, puisqu'ils font eux-mêmes partie de cet héritage, peuvent réclamer une plus grande visibilité et un droit de regard sur les plans de développement du QDS. Puisque la réputation culturelle de Montréal vient, entre autres, de ce quartier qui fut le lieu de la rencontre de l'altérité, n'est-il pas à notre avantage de laisser plus de place à cette altérité, demandent-ils en somme. Cela n'est pas sans effet. La résistance d'un bar exproprié par la ville a été si grande que le promoteur principal a dû renoncer à un de ses projets, et les acteurs culturels qui lui étaient pourtant alliés ont dû reculer en constatant les coûts impliqués dans leur transfert dans des lieux plus chics.

4. Le site olympique de Montréal

Plus à l'est du centre-ville, le site olympique de Montréal représente un espace de 60 hectares. S'il reçoit environ trois millions de visiteurs chaque année, il demeure nettement sous-utilisé en regard de ses capacités d'accueil. Depuis une déchirure à son toit en 1999, l'espace principal ne peut recevoir d'événement durant près de la moitié de l'année pour des raisons de sécurité. De plus, la grande esplanade qui le borde à l'ouest est désertée presque en permanence et sa bordure est reconnue pour être grise et trop venteuse. Le site et ses abords sont également vides de services de restauration, d'épicerie, etc. Pourtant, les deux stations de métro à chacune de ses extrémités devraient en favoriser l'éclosion.

Le site olympique n'a pas impliqué de grands déplacements de population lors de sa construction puisque celle-ci a eu lieu sur l'espace alors occupé par un parc et un terrain de golf. Cependant, il importe de savoir que le site se trouve dans l'arrondissement Mercier-Hochelaga- Maisonneuve, un des plus pauvres de la métropole québécoise.

Au nord du site olympique, on trouve le Jardin botanique de Montréal, une autre attraction touristique d'importance pour la ville. Depuis maintenant un an, on a lancé l'initiative de l'Espace pour la vie qui vise à créer une meilleure synergie entre les deux sites en développant davantage le calendrier événementiel. L'espace pour la vie a pour objectif de créer une offre « d'expériences immersives » autour des thèmes de la vie, de l'écologie, de l'environnement, des sciences. En plus du Jardin botanique, on retrouve en effet sur les deux sites combinés l'Insectarium de Montréal, le Biodôme de Montréal et bientôt le Planétarium.

À l'instar du Quartier des spectacles, la stratégie adoptée relève tout à fait de la thématization de l'espace telle que je l'ai définie. Les choix événementiels misent sur une sélection des référents esthétiques et moraux orientés vers le label vert et la science. Même si le projet de requalification du site olympique n'en est qu'à ses balbutiements, on peut soulever quelques observations en regard d'une thématization de l'événementiel orientée de la sorte dans un environnement où la population est fortement défavorisée. Y a-t-il risque de contradiction entre consommation de l'offre en événements et les objectifs pédagogiques verts? On a déjà annoncé que la vaste esplanade à l'ouest du site deviendra « *L'esplanade Financière Sunlife* » du nom d'un commanditaire du domaine de l'assurance. Cela donne déjà une teinte distincte au lieu pourtant dédié au sport et au développement durable...

Seul le futur nous permettra de déterminer l'ampleur, l'efficacité et l'orientation de la thématization spatiale opérée au site olympique montréalais et c'est ce que j'espère observer pour la suite de mes travaux.

5. Conclusion

Ces deux exemples montrent comment l'événementiel joue maintenant un rôle important dans les grands projets urbains de quartiers montréalais. Si Montréal vise explicitement à faire mousser son image de métropole culturelle, je crois que, de façon générale, les mégaprojets urbains tendent à joindre l'événementiel et la thématization à leur stratégie. Ce faisant, les investisseurs viennent non pas seulement chercher le profit provenant d'avantages comparatifs liés à une localisation strictement cartésienne (ce qui serait davantage le fait des grands projets urbains des années 1960 et 1970), mais plutôt également extraire une valeur d'un patrimoine intangible, situé dans le bien commun des manières de faire propres aux lieux.

En conséquence, les tensions liées au « droit à la ville » (Lefebvre, 1968) s'articulent également de plus en plus autour de l'événementiel et de la thématization, et ce, d'autant plus lorsque l'événementiel mise sur le substrat culturel préexistant. J'ai suffisamment exploré l'exemple montréalais, j'aurais tout aussi bien pu parler de l'héritage autochtone lors des jeux de Vancouver (Labrie, 2011) ou de l'image de nation du football cher au brésilien et exploité par la FIFA.

L'événementiel est rentable pour les promoteurs, mais donne cependant une prise aux groupes d'opposants. Parce que la thématization mise sur un substrat qui fait partie du bien commun, elle est susceptible de légitimer l'action des décideurs et des promoteurs, mais aussi de servir de base à la contestation en vertu de cette appartenance au bien commun. C'est une lame à double tranchant qui a le potentiel de se retourner contre les défenseurs des grands projets urbains contemporains et qui vient modifier certains rapports de force, comme je l'ai dit dans le cas du QDS de Montréal. Le cas de son site olympique n'en est qu'au début du processus de reconversion, mais déjà, on peut voir que l'héritage olympique, pour ce qu'il a de meilleur et de pire, est approprié par des groupes sociaux de tous types qui l'instrumentalisent afin de mieux saisir leur droit à la ville.

Références

- ANCTIL, Pierre (2002). **Saint-Laurent, la Main de Montréal**. Montréal: Septentrion.
- BOURASSA, André-G. et J.-M. LARUE (1993). **Les nuits de la «Main». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)**. Montréal: VLB.
- BRYMANN, Allan (2004). **The Disneyization of Society**. Londres, Sage.
- GOTTDIENER, Mark (2001). **The Theming of America: American Dreams, Media Fantasies and Themed Environments**. Boulder, Westview.
- LABRIE, Mathieu (2011). **Méga-événements sportifs et droit à la ville: mise en relation des cas de Vancouver et de Rio de Janeiro**. Table ronde État et mouvements sociaux en lutte contre la pauvreté. XIe congrès international de l'ABECAN réuni à Salvador da Bahia, Brésil, 24 au 26 octobre 2011.
- LE BEL, P.-M. (2011a). « Os Jogos olímpicos podem não ter fim : algumas advertências sobre o "legado" olímpico à luz da experiência de Montreal » **e-Metropolis. Revista eletrônica de estudos urbanos e regionais**, septembre, 6 : 55-59.
- LE BEL, P.-M. (2011b). « Choc des mémoires collectives et espaces thématiques dans ce qui reste du Redlight montréalais ». **Globe. Revue internationale d'études québécoises**. 14(1) : 197-214.
- LEFEBVRE, Henri (2000). **La production de l'espace**. 2e édition. Paris: Anthropos.
- LEFEBVRE, Henri (1968). **Le droit à la ville**. Paris: Anthropos.
- LUKAS, Scott A. (2007). **The themed space: locating culture, nation, and self**. Lanham/Boulder/New York/Toronto, Lexington Books.

VAINER, Carlos B. (2000). « Patria, empresa, mercadoria : Notas sobre a estratégia discursiva do Planejamento Estragégico Urbano ». Otila Arantes, Carlos Vainer, Erminia Maricato (éds). **A cidade de pensamento unico : Desmanchando consensos**. 4e Edition, Petropolis, Editora Vozes, chapitre 2 : 75-104.

VILLE DE MONTRÉAL (2005). **Montréal, Métropole culturelle. Politique de développement culturel de la ville de Montréal, 2005-2015**. Montréal: Administration municipale.

